

**DANS LA GUEULE
DE LA BALEINE
GUERRE**

JEAN-FRANÇOIS HAAS

**DANS LA GUEULE
DE LA BALEINE
GUERRE**

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978-2-02-091241-9

© ÉDITIONS DU SEUIL, AOÛT 2007

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*à Dominique
Christine, Jean-Baptiste et Mathieu*

*à la mémoire de Daniel Gay, de Pierre Bruchez,
de Mgr Gabriel Balet,*

*et à celle de Johannes Ullrich,
prisonnier en Russie de 1945 à 1955
pour avoir fait jusqu'au bout son métier d'archiviste dans Berlin*

Nous avons été dans la gueule de la baleine guerre
Et elle nous a recrachés sur le rivage.

JEAN-PAUL DE DADELSEN, *Jonas*

CHAPITRE 1

... où,
ce qui n'a rien d'original,
on commence à se raconter une histoire
pour croire ou se dire que l'on est encore vivants...
Pour essayer de vivre ?
Le lecteur acceptera-t-il
d'être embarqué dans ce chaos ?

Cornées (et ce mot pendant que je l'écris cherche en moi l'histoire longtemps retournée au silence de l'homme qui, sous la Terreur, dans la charrette qui le brinquebalait de la prison à la guillotine, la mort criant autour de lui, ne s'interrompit pas de lire durant tout le trajet puis, et de quelle espérance peut-être essayait-il de témoigner ainsi, devant le serviteur de la déesse Raison et sa philanthropinhumaine machine, corna la page du livre qu'il n'avait pas encore achevé... le même mot qui s'ouvre, l'entends-tu corner ? *Fa ri ra ri ra Ta ri ra ri ra ri ra*, et qui, janequinant, *sonnez, trompettes et clarons*, fait joyeusement marcher au combat, *mari-gnanez-vous les compagnons, hardiz et promptz comme lyons*, et rutiler sous le soleil les armes et les armures étincelantes et le sang vermeil sur les verts gazons en fleurs ; le même encore qui fait retentir, flamboyante de cuivres, la Mort à mille visages de frères humains lancée au galop sur l'angoisse d'une bête – lyon pourquoi pas mais en quoi différent sous la mort de nous pauvres bêtes d'hommes – qui était toute à vivre dans sa forêt d'ombreuses lumières ; le même enfin qui *tuba mirum dies illa fera fa ri ra ri ra ri ra* éclater une stupeur de

trompettes dans le ciel, quand les anges sonneront le jour de la Résurrection des morts... – mais si on se laisse songer et entraîner et divaguer dès le premier mot venu !),

cornées donc, écornées, racornies, brûlées, brunies, jaunies, rongées, mouchetées, tachées, tavelées de lumière de terre de cendres d'eau de sang de temps, deux reproductions de dessins d'Albert Dürer, deux portraits, deux visages, son jeune frère Hans en 1503 et Jésus à douze ans, la première précautionneusement découpée dans un livre à l'aide d'une lame de rasoir pour ne pas blesser plus que nécessaire le papier blanc qui l'encadrerait, ce travail que tu as dû faire la mort dans l'âme, une véritable amputation de toi-même, de ton amour de la beauté, fallait-il que tu sentes la guerre fermer sur toi ses ombres ! mon Herr Doktor Friedrich Emmanuel si méticuleux, si soigneux... il n'aurait pas supporté de se voir tel que nous l'avons découvert et qu'il me demeure, son visage, la Sainte Face humaine, fraternelle, distordue, disloquée, écrabouillée par l'explosion d'une gifle de ferraille et de boue :

un certainement pas salaud et oui plutôt même pauvre brave petit mouton d'Ivan, pareil aux pauvres braves petits moutons que nous étions tous, comme nous embarqué dans l'universel abattoir, hébété, ahuri, harassé, égaré, obéissant, transbahuté, chahuté d'un lieu d'abattage à l'autre par l'insatiable insaisissable logique de ceux qui ont fait de leur rêve, du cauchemar qu'ils sont à eux-mêmes, notre destin... lorsqu'il les avait tondus je ne reconnaissais plus les quatre ou cinq moutons du père Schulz notre voisin relâchés dans le pré difformes sur leurs pattes soudain trop maigres la tête osseuse angoissants dérisoires ridicules mais le pire ce fut l'agneau pendu à une échelle écorché éviscéré... nous aussi tondus écorchés éviscérés de nos rêves de nos attentes de nos espérances de nos passions de nos joies de nos révoltes de nos douleurs de tout ce qui nous faisait être nous pour nous faire glorieusement marcher au combat comme on dit

et en vérité pour nous faire marcher à la mort, et je voudrais aujourd'hui au contraire me dépouiller de ce qui n'est pas moi-même être nu sur le seuil de ma mort comme Adam était nu devant Dieu avant le péché – la honte c'est de ne pas être nu dans cette dernière ou première rencontre

pauvre Ivan pauvre brave petit mouton pauvre semblable que l'hypnotisant abracadabrailé discours officiel, s'appropriant notre commun pouvoir de nommer, transforme en ennemi, et cependant ce jour-là comme nous pris dans les odeurs de chaude forêt d'été qui sent la mort, dans l'embrassement l'enlacement l'étouffement d'odeurs de chairs déchirées et d'entrailles répandues crevées éclatées, encore battantes de l'étonnement rouge du sang que la terre commence à boire, et même la lumière d'été est devenue l'odeur de nos camarades morts et son sourire s'immobilise en muet ricanement de cadavre dont les dents se découvrent dans une frénésie de mouches (et le plus absurde ce n'est peut-être pas que, dans cette formidable machinerie à bouchoyer, tu sois mort de ce seul coup de canon tiré comme pour annoncer une fête dans le ciel bleu d'été, mon ami et pauvre brave petit mouton rêveur comme nous, qui aurait dû se sentir lâché libre et fou dans les vertes prairies en fleurs de la jeunesse comme nous aurions dû l'être tous, mais que nous ayons survécu, nous, comme par une paresseuse inadvertance de la Mort et des bergers prometteurs de chemins joyeusement lumineusement ouverts qu'elle avait imposés à notre misérable piétinante piétaillante moutonnaillante moutonnaille pour nous conduire à l'abattoir),

un pauvre brave petit mouton d'Ivan qui, dans cette, malgré les temps de malheur où nous vivions, attendrissante lumière au goût de résine chauffée par le soleil et de fraises des bois, par divertissement allez savoir, ou animale soumission aux ordres (ça ou fusillé), harassé, apeuré, mais glorieusement adoubé dans les communiqués chevalier à la radieuse armure humaniste et prolétarienne couleur de

matin qui chante, de toute sa jeunesse généreusement voué à la mission de décapiter et d'écraser la barbare monstrueuse hydre fasciste dont nous étions, et même toi si doux et pacifique mouton Herr Doktor, quelques-unes des têtes, jusqu'où involontairement poussées cependant?... tous ces jeunes gens que nous étions, égarés par les discours officiels leur jeunesse perdue dans cet univers de mots sonnante faux où aller dans cette clinquante logorrhée porteuse de mort pour de vrai...

un pauvre brave petit mouton d'Ivan qui balance sur nos misérables margoulettes harassées, apeurées, par ce bel après-midi désœuvré au cœur tendrement doucement battant de l'été, un obus fabriqué dans une usine de l'arrière par très possiblement des mains de femme chaudes et berçantes et maternelles...

Et c'est toi qui as morflé, pauvre brave petit mouton de Herr Doktor Friedrich Emmanuel si naïf et pédant et sentencieux, solennel à chier le soir où tu m'as montré la reproduction qu'aujourd'hui cinquante-six ans plus tard de nouveau j'élève devant mes yeux, le portrait de Hans Dürer réalisé en 1503 par son frère Albert*¹, ronde gravité sous les blondes vagues tombantes de la chevelure parfois surprises d'un presque envol, les yeux habitant l'horizon et l'infini de douce et affamée rêverie, pauvre attente alourdie tirée vers la terre par le poids du menton découragé, défait, abandonné, embarbé d'une maigre éparsse blondeur...

À Venise en 1506, tu m'as dit, *Albert Dürer s'inquiète à deux reprises de son frère dans les lettres qu'il adresse à son ami Pirckheimer; on perçoit que, malgré la distance, il se sent le gardien de ce garçon qui ne gagne pas encore sa vie, s'inquiétant et même, on dirait, souffrant de ce qu'il pense être chez Hans de la paresse – mais je me demande si cette paresse aux yeux des autres n'était pas plutôt inaptitude à vivre, misère*

* Toutes les notes sont regroupées en fin d'ouvrage, p. 377.

d'être, mélancolie... Cependant c'est encore autre chose qu'il me semble voir : tiens, observe, ne trouves-tu pas que le visage de Hans ressemble à celui du Christ à douze ans, reproduction sur une carte postale reçue de Vienne qu'il, je veux dire Friedrich Emmanuel, a collée en regard, ayant utilisé pour réaliser ce diptyque une couverture de carnet en moleskine, à croire qu'Albert, qui avait par son rang d'aîné la charge de son cadet après la mort du père, il lui avait d'ailleurs enseigné son art, se souvenait pour dessiner le visage de Jésus du visage de son frère, ou découvrait par le dessin dans le visage de son frère la face du Christ, comme s'il ressentait par son travail quelle naissance était à l'œuvre dans son frère et en lui-même... Bien sûr, tu crois que je fabule et m'emballer pour rien en m'aveuglant à mes lanterneuses vessies, mais pourquoi ne se serait-il pas souvenu des traits de son frère qui le hante pour ébaucher le visage de Jésus à douze ans ? Lui qui, en 1500, a peint son autoportrait selon les règles qui commandaient la représentation de la Sainte Face... Une autre image qu'il portait sur lui, ou devrais-je dire plutôt : en lui, rapportée quelques années plus tôt d'une visite dont il brûlait encore à la Pinacothèque de Munich... Et qui s'est encore autoportraituré en Homme des douleurs... Vivait-il que le Christ est la mesure de l'homme ? « Nach Christo z'leben » ; il l'a dit en tout cas... Mais nous, ici ?... Avec tout le sang des morts qui nous empoisse l'âme... Qui osera penser que le Christ pourrait encore naître dans notre humanité, qu'il viendra donner sa mesure aux douleurs que nous avons infligées aux hommes ? Que les souffrances des hommes sont un accouchement ? Quel homme pourra naître de ce que nous sommes devenus ? Je sais, tu vas encore dire que je vague, divague, extravague et que je te parlais des frères Dürer... Mais je ne rencontre en tout que des questions qui me poussent vers d'autres questions...

Et brusquement :

Je rêve, Joseph, il ne me l'avait jamais encore confié,

d'écrire un petit roman là-dessus quand la guerre sera finie, Albert et Jean ça s'intitulerait peut-être, mais comme la mort serre déjà sur nous le joyeux rictus de ses dents nues, je voudrais mourir avec ces images devant les yeux si... – Arrête de me rhétoriquouiller tes discours à la noix, grand con... mais ça a bien fini par t'arriver et tu seras désormais pour l'histoire (comme je le lirai sur la tombe de tes parents, gravé en lettres gothiques dorées – pauvre hommage d'impuissant amour, cet or, à celui qui est mort et que notre amour n'a pu sauver – lorsqu'en 1956, après les camps, encore tremblant et incertain comme un animal nouveau-né sur ses pattes, je passerai par ton village aux lumières d'octobre et de vendange et de raisins fraîchement pressés et de fermentations commençantes, en cette fin d'après-midi dont la transparence bleue se voilait d'un peu de brume...):

*Ihr Sohn
Friedrich Emmanuel
1921-1944
in Russland gefallen*

tombé en blond héros fasciste et barbare envahisseur qui avait un deux trois fait trois pas dans un sous-bois à la recherche de fraises ou peut-être de framboises ou de mûres dont tu sentais le parfum, dont tu nous avais affirmé, je vous le jure, bande de nases, que tu sentais le parfum mais ce n'était peut-être que le petit garçon que tu étais resté de toute ta science qui avait retrouvé ce parfum dans sa mémoire, contre la mort qui tournedansait et virevoltait parmi nous; alors, les deux reproductions, je les ai sorties intactes de leur petite enveloppe de moleskine que tu gardais dans ta poche, sur ton cœur qui ne battait plus, je les ai élevées devant ta face bousillée par la fin du monde ou la révélation, devant ce pétrissage de terre de chair de cervelle d'os et de sang comme le premier homme en train de deve-

nir homme entre les mains de Dieu, et quand j'ai retrouvé les yeux là-dedans je leur ai montré le portrait de Hans Dürer et celui de Jésus à douze ans, en absurde (absurde ? et qui sait, après tout ?) ostension. Puis je n'ai pas eu le temps de te faire glisser dans le trou que l'obus avait creusé à côté de toi en même temps qu'il te tuait :

– Alarme, alarme : partisans !

qui venaient une fois de plus s'abattre sur nous au repos, Vite, à l'abri, grouille-toi, bon Dieu, et Franz m'empoignait par l'épaule pour me relever et m'entraîner nous jeter en courant à l'abri sous un camion d'où j'en ai visé un et l'ai abattu à travers mes larmes. Ils ont tiré aussi avant de disparaître, puis nous avons reçu l'ordre de monter immédiatement dans les camions car les Russes avaient lancé une offensive un peu plus loin, il fallait arrêter leurs putains de T34, et tu manques toujours à ma jeunesse en ce juillet radieux qui voit entrer mes soixante-dix-huit ans dans une résidence pour seniors, comme on se plaît à dire dans notre monde qui a si peur de se faire mastiquer par le dentier du temps, pauvre petit vieux désormais, rendu trop inhabile par un dérisoirement petit accident vasculaire cérébral pour réussir à ajuster de mes mains la couche-culotte qui me sauve dans les pluriquotidiennes débâcles de mes sphincters.

Mes mains qui m'abandonnent, plus assez de force, sauf pour écrire, et il a fallu que je demande à un jeune aide-soignant qui accomplit ici son service civil de planter un clou dans le mur pour y fixer le cadre dans lequel je garde ces reproductions sauvées de là-bas. Il m'a observé avec un peu d'incrédulité : Vous croyez que c'est bien nécessaire ? comme s'il supputait combien de temps il me restait à vivre... Vous pourriez disposer le cadre sur votre table de chevet, ça suffirait ; on n'aurait pas besoin, mais ça il n'a tout de même pas osé le dire, dans quelques mois, quand vous serez mort et que votre chambre sera libérée et relouée, d'obturer le trou

avec une boulette de mastic ou de pain là où il aura fallu retirer le clou d'acier. Ou bien il se demandait si de pauvres reproductions de ce genre méritaient tant de tintouin, parce que, même s'il ne donnait que quelques coups de marteau, le pensionnaire de la chambre voisine serait dérangé et ferait du raffut jusqu'à l'arrivée de la cheffe d'étage, qu'il engueulerait copieusement et ça finirait par retomber sur lui, le petit aide-soignant, c'est comme à l'armée du temps de notre jeunesse, tant il se vérifie par l'engueulade dévalant les grades d'un échelon à l'autre que les civils ne sont que de troufignonnants troufions qui s'ignorent.

Enfin!... a-t-il soupiré devant mon obstinée satanée insistance, comme vous voudrez... Ici, ça vous conviendra? Oui, très bien, devant mes yeux la nuit quand je tournerai la tête sur l'oreiller, la nuit je ne dors pas j'ai toujours froid en moi, tous ces visages, j'ai oublié ton visage, Friedrich Emmanuel, le visage de Hans Dürer est devenu ton visage, c'est le visage dans lequel je rêve notre jeunesse, la jeunesse que tu n'auras pas vécue, Herr Doktor qui n'a jamais eu le temps de devenir Herr Doktor, l'obus a effacé aussi la thèse en histoire de l'art que tu mûrissais dans ta tête, de longues heures taciturne quand les autres buvaient et chantaient et riaient trop fort entre deux assauts ou deux débandades stratégiques... J'ai acquiescé et le garçon du service civil a frappé sur le clou; alors le pensionnaire de la chambre voisine etc.

Sans l'amitié de Franz, est-ce que j'aurais survécu à cet été 44 où nous étions enfermés dans le rire du diable? Attaques, contre-attaques, tous ces morts autour de nous, Friedrich Emmanuel le mort de trop, que son amour de l'art aurait dû rendre invincible, mort pour une poignée de fraises qui n'existaient peut-être que dans son imagination ou dans le tableau de je ne sais plus qui, il en avait la reproduction sur une carte postale, une madone et, au premier plan, des fraises, je crois bien que ça devait être *Le Repos pendant la fuite en Égypte* de Hans Baldung Grien...

Trimballés de-ci de-là cahin-caha au gré des ordres, des contrordres et de la réalité qui démentait les ordres et les contrordres, savions-nous encore qui nous étions, d'où nous venions, où nous allions, âmes (si l'on peut dire que nous étions encore des âmes) grises errantes, morts vivants, comme on dit...

Là-dedans, la trouée d'une lettre, qui m'avait cherché des mois durant de repli stratégique en bastion vite abandonné pour une position inexpugnable... Le bibliothécaire de ***-sur-le-Rhin, il ouvre la porte, beau visage arien transformé en tronche de hibou par de grosses lunettes de myope et une chevelure affolée, le corps juché en équilibre sur deux pattes inégales, pas race des seigneurs pour quat'sous cet homme que je m'apprêtais à saluer en lançant la formule qu'il était de règle d'aboyer en ce malheureux temps-là, mais qui me devance d'un bienveillant *Grüss Gott*, ce salut de Dieu par lequel il dit paisiblement non à la nouvelle divinité, et ses yeux bleus attendent, m'interrogent, viennent me chercher malgré l'épaisseur des verres, moi rougissant bafouillant : « Je viens pour l'annonce, l'annonce dans le journal » que je tends, qui tremble dans ma main, maculé de taches de transpiration noircies d'encre, il faisait chaud dans le train en venant, j'ai les mains moites, puis en marchant depuis la gare, alternant de la main gauche à la droite, de la droite à la gauche ma grosse valise intransportable et le journal ouvert plié à la bonne page pour l'adresse, son encre me noircit les mains et transpirant je noircis le papier en retour, « l'annonce pour la chambre d'étudiant, je suis étudiant, la chambre avec pension... ». Et lui : « Vous tombez bien, ma femme a préparé du rutabaga pour ce midi. Avec des pommes de terre. Nous allions passer à table. » Accueilli, aimé moi le mal dégrossi qui allait vers la ville et les études avec rougissante bégayante transpirante timidité et souffle oppressé et tremblements. Après le repas, il me montra la chambre caressée, parfumée par le tilleul du jardin... Était-ce vrai-

ment le même soleil qui éclairait la marche triomphale de nos héros à travers les douces plaines de France et cette chambre imprégnée de studieuses lectures où une scoliose en me faisant provisoirement réformer m'avait offert le droit d'étudier quatre semestres avant que la guerre ne m'attrape comme on sort un poisson du vivier pour le regarder gigoter dans les pattes de la male mort et j'ai rejoint alors la marche triomphale des vainqueurs mais seulement après que mes frères glorieux pas encore tués au combat ni morts de froid eurent vu leurs blonds aryens assauts s'envaser dans la tourbe des héros prolétariens et se transformer en combats défensifs de recul en recul et nous nous demandions maintenant où l'hiver nous tomberait dessus avec la certitude que ce serait le dernier de la guerre...

Mon cher Joseph,

*Le hasard d'une recherche m'a fait découvrir un ouvrage qui dormait dans notre bibliothèque... Bien plus tard, j'ai su que le hasard était un vol de Lancaster dont les bombes avaient éventré la bibliothèque et un orphelinat ; les Anglais visaient la gare... Connais-sais-tu les Actes de Thomas de ***-sur-le-Rhin ? Collectés et imprimés dans notre ville par Maître Martin et Géréon Pfeiffer le fils en 1525. Toi qui voulais étudier les ouvrages de piété et d'édification du pays rhénan au début du XVI^e siècle (tu vois que je n'ai pas oublié, que je ne t'ai pas oublié), tu seras peut-être intéressé. En voici copie d'une page qui, je l'espère, t'aidera à rêver des autres.*

Il n'avait pas oublié ce soir où nous buvions de la bière, mon second semestre allait finir, je l'avais écouté au piano et son frère au violoncelle interpréter une fois de plus l'adagio de la sonate en ré majeur de Beethoven, ils revenaient sans cesse à ce dialogue en mélancolique, déchirée, affamée quête l'un de l'autre entre la nuit obscure obscurément priante du violoncelle et la nuit du piano semant à la volée des poignées d'étoiles, tant de soirs à travailler cet échange,

à cheminer cette quête (je n'ai retrouvé cela qu'à Salzbourg en 1980 en écoutant Gidon et Elena Kremer créer la version pour piano et violon de *Fratres* d'Arvo Pärt et un peu plus tard en découvrant *Spiegel im Spiegel*, où le violon et le piano vont chacun son chemin et se portent en même temps l'un dans le cheminement de l'autre et s'approfondissent l'un l'autre en ne cessant de se recevoir),

ce soir où mon cœur s'épanchait, enthousiaste et douloureux et dévoré d'inquiétude, avec mes projets que l'histoire des hommes jetait comme on jette un à un une portée de chatons dont on ne veut pas contre un mur de jardin, qu'en ferais-je à la guerre où je serais bientôt appelé, j'en étais sûr à la fin de ce jour qu'à trois heures du matin la chevaleresquement teutonique entrée en avalanche de nos troupes sur le territoire de l'Union soviétique faisait glorieuse date inoubliable... en ce mois de juin où Staline était trop occupé à digérer la Lettonie par la déportation de dizaines de milliers de Lettons dans son goulag pour comprendre ce que tout le monde lui serinait à propos des intentions de notre divin artiste (*qualis artifex*) refusé des Beaux-Arts... Et dans le jardin le hibou de bibliothèque suit tristement des yeux son fils bombant son maigrichon bréchet de Pimpf tout frais éclos et paradant et pérorant et se pavanant devant sa future Mädel de petite sœur, le joueur de flûte les entraîne déjà, il nous entraîne tous dans l'irrésistible fleuve épique triomphalement chantant de la jeunesse en marche qui oublie un peu plus à chaque combat son humanité pour consommer son glorieux destin en une exultation une extase de fer et de sang.

*« L'an 1501 de l'Incarnation de Notre Sauveur Jésus-Christ, notre frère premier-né d'entre les morts, et le jour de la Nativité de saint Jean-Baptiste, deux Frères de Monseigneur saint François qui s'en venaient rendre visite à leurs frères du couvent de ***-sur-le-Rhin, cheminaient par les hauteurs où le soleil se lève sur nous ; ils étaient parvenus à l'orée de la forêt,*

au lieu-dit Gremberg, où l'on a dressé le gibet pour qu'il soit bien visible et de la ville et des voyageurs malintentionnés qui passent à ses pieds ; brusquement, ils aperçurent dans le fourré un être singulier qui prit la fuite devant eux, plus un animal qu'un homme à ce qu'il leur parut, et pourtant un homme.

« Le récit qu'ils firent à son sujet provoqua une telle impression par la ville que le Conseil ordonna d'entreprendre une battue pour tenter de s'emparer de lui. On craignait en effet qu'il ne fût la proie d'un esprit malin et ne devînt un péril tant pour les nôtres qui partaient en voyage que pour les étrangers qui empruntaient nombreux ce chemin.

« Il fut débattu si l'on serait armés ; le plus bouleversé des deux témoins rappela qu'ès Évangiles nous est rapportée l'histoire d'un homme ainsi nu qui avait fait sa demeure dans les tombeaux car il était la proie d'un esprit démoniaque ; il fallait donc être armé et pouvoir enchaîner ou encager celui qui assurément était un possédé. À quoi Frère Colomban, de notre couvent des Frères de Saint François, homme charitable et versé dans l'art de soigner son prochain, objecta que le Fils de Dieu avait été à la rencontre de ce malheureux armé de sa seule puissance d'amour et que c'est ainsi, par amour de charité, à l'imitation de notre Seigneur Jésus-Christ, que l'on fait reculer le Malin.

« Cependant, la prudence prévalut, et l'on envoya une troupe d'hommes armés pour s'assurer de l'être singulier qui courait les bois. Ils s'étaient munis d'un épervier pour le jeter sur lui, de cordes et de chaînes, et une charrette les suivait, transportant une cage de fer où d'ordinaire on transportait les condamnés jusqu'au lieu du supplice.

« Ce que voyant, Frère Colomban se rendit en hâte chez Thomas, au lazaret, et le trouva abîmé en prière et contemplation dans la chapelle de saint Grégoire, devant l'autel où est pardonné l'empereur Trajan. Il osa cependant le déranger.

« À peine informé, Thomas se leva et ils partirent tous les deux à la recherche de l'homme car eux du moins pensaient

